

Amoureux fou de la vie : Jacques-Henri Lartigue le magicien d'Opio

Autor(en): **Gygax, Georges / Lartigue, Jacques-Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **16 (1986)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-829466>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

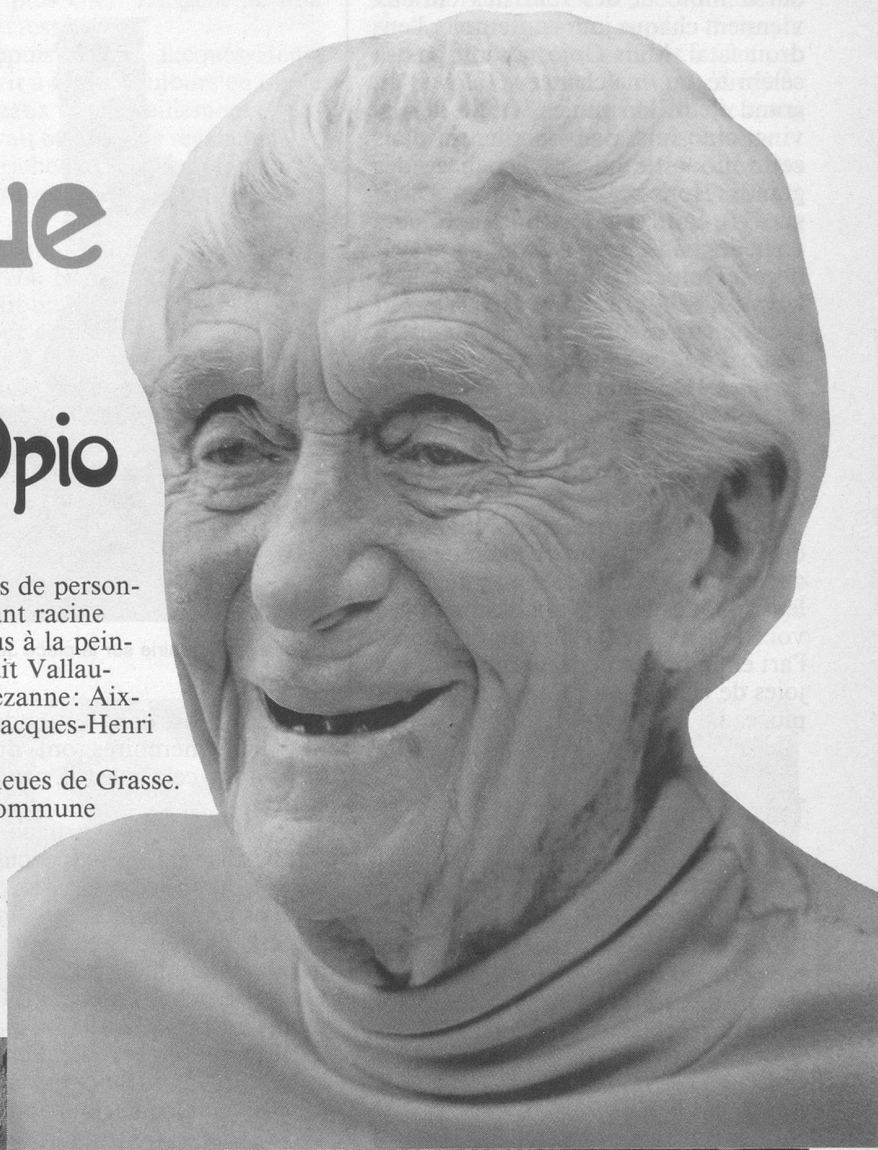
Amoureux fou de la vie

Jacques-Henri Lartigue

le Magicien d'Opio

Certains lieux sont soudés pour toujours aux noms de personnages qui y ont passé une partie de leur vie, prenant racine dans une terre propice à la création. Limitons-nous à la peinture où les exemples foisonnent. Qui dit Picasso dit Vallauris; Monet: Giverny; Renoir: Cagnes-sur-Mer; Cézanne: Aix-en-Provence; Toulouse-Lautrec: Malromé. Pour Jacques-Henri Lartigue, c'est Opio.

Opio, département des Alpes-Maritimes, à deux lieues de Grasse. Un tout petit village serti au cœur d'une grande commune agricole. Des toits roses dans les oliviers et les vignes, autour de la belle mairie rénovée et de l'église, elles-mêmes séparées par une place qui, depuis mai dernier, est devenue place Jacques-Henri-Lartigue. Près de là, Coluche a trouvé la mort au guidon



de sa moto et des touristes curieux viennent chaque jour contempler l'endroit fatal. Mais Opio ne doit pas sa célébrité au malchanceux clown au grand cœur. Un génie l'habite depuis vingt-cinq ans, dans le silence, dans cette modestie qui est l'apanage des grands esprits: Jacques-Henri Lartigue. Un jour viendra où les amateurs de belles choses se rendront en pèlerinage à Opio, comme ils le font à Vallauris, à Malromé ou à Giverny. Un jour que nous souhaitons lointain: en dépit d'une récente alerte cardiaque, Jacques-Henri Lartigue se porte bien, travaille dans la joie et continue d'avancer sur un chemin déjà long, s'émerveillant à chaque pas: il a 92 ans!

Un regard bleu pétillant de malice et de tendresse, un sourire plein de fraîcheur, une voix douce, une merveilleuse modestie, et l'art d'écouter les voix de la nature et celles des hommes; l'art enfin de confier ses émotions, ses joies de chaque jour à son stylo, à ses pinces, à ses caméras...

Très normal...

Tant de talents chez un même homme! Si l'on se risque à un compliment, le regard se charge d'étonnement. Il a l'air de dire, amusé: «Mais oui, je sais bien que j'ai réalisé des photos intéressantes, des toiles bien balancées, des bouquins délassants. Je le sais parce

Avenue des Acacias. Paris 1911.



L'église et la Mairie sur la place Jacques-Henri Lartigue à Opio.

que j'ai exposé dans le monde entier et que mes mémoires ont du succès! Mais tout cela n'est-il pas très normal?»

Certainement pas! Lartigue, c'est à la fois l'artiste et l'éternel spectateur d'un siècle qui finira dans quatorze années. L'un ne va pas sans l'autre. Pour lui, la vie est un spectacle, et son délicieux dernier bouquin récemment paru chez Carrère-Michel Lafon: «L'Œil de la mémoire — 1932-1985», précédé en 1981 par «L'émerveillé. Écrit à mesure. 1923-1931» (Stock), constitue son journal dans lequel, jour après jour, il a

noté les événements, petits et grands, de sa vie, faisant apparaître des personnages parfois inconnus du lecteur, peu importe: des personnages qui lui ont apporté joie ou tristesse, espoirs et ferveurs. Rarement homme aura été autant aimé; rarement homme aura été aussi fidèle en amitié. Ces chroniques journalières sont d'une fraîcheur, d'une tendresse et d'une fantaisie qui n'ont d'égal que l'extraordinaire beauté du style, sa richesse, son rythme.

Il y a l'écrivain, mais son importance ne doit pas faire passer au second rang la photographie et la peinture. Qui dit Lartigue pense photo avant tout. Il photographie depuis exactement quatre-vingt-cinq ans. Son œuvre photographique est si important (plus de 200 000 clichés) que les musées du monde entier l'ont accueilli et continuent de le faire.

A Opio, feuilletant un album, je suis tombé sur un document apparemment anodin: une élégante du début du siècle se promenant allée des Acacias à Paris, suivie par un monsieur redondant et prospère, chapeau melon enfoncé sur le crâne.

— Pourquoi diable avoir pris cette photo?

— Etant petit, j'aimais photographier les femmes bien habillées, les «poules-faisanes» comme je disais. Cette photo est un cache-cache avec le hasard. L'objectif attrape des choses que je n'ai pas perçues...

Oui, parce qu'au moment du développement l'artiste découvrit que l'important de cette photo n'était pas la belle «faisane», mais bien le regard

pointu, avide, enfiévré, bourré de désirs du mâle aux aguets, traînant sa bedaine. Au moment de prendre sa photo, le photographe n'avait pas vu ce regard. Seule l'intéressait la jeune femme. C'est cela, jouer à cache-cache avec le hasard.

Opio – mon amour

La peinture. Là aussi : éblouissement ! Dans ses toiles qu'il refuse de vendre se retrouvent tout le charme et la fraîcheur de l'artiste qui, au surplus, est un merveilleux coloriste. Lartigue a dit, et c'est à méditer : «Peindre est le grand plat du déjeuner, écrire en est le dessert.»

Mais revenons à Opio, sur la terrasse ombragée par un vieil olivier de la modeste demeure couleur ocre où vit Jacques-Henri Lartigue et sa délicieuse épouse Florette.

beaucoup plus cher. L'argent ne m'a jamais intéressé...»

Donc, depuis 1960, Jacques-Henri Lartigue vit à Opio, toujours en quête de nouveaux émerveillements. En 1960, il avait 66 ans et se régala d'une vie d'une richesse créatrice à couper le souffle à qui étudie sa biographie.

Il est né à Courbevoie, près de Paris, le 13 juin 1894. Son père, homme d'affaires, avait un hobby : la photo, et du talent. Pour son septième anniversaire, il offrit à son fils un appareil, son premier, une chambre 13x18 à pied. Ce fut le début d'une grande aventure. Le mouvement attirait Jacques-Henri qui s'adonnera bientôt à l'instantané : sports, jeux, avions, automobiles, belles dames du Bois de Boulogne... Vers 1900 – à 6 ans ! – il avait eu l'idée d'un journal personnel qu'il continua toute sa vie. Dès 1902, il

sistant metteur en scène ; il dessine pour des revues de mode, dirige la décoration de grandes fêtes à Cannes, La Baule, Lausanne. En 1942, il épouse Florette Orméa qui peint elle aussi et qui est toujours à ses côtés, épouse et irremplaçable collaboratrice. Les expositions se succèdent en France, à New York, au Japon, en Suisse. Il y a sept ans, Jacques-Henri Lartigue signe un acte de donation à l'Etat français de l'ensemble de son œuvre photographique. Ses peintures sont en partie groupées dans un musée qui lui est consacré à L'Isle-Adam, à 40 km de Paris. «Je refuse de vendre mes tableaux. Je n'aime pas l'argent...»

– La photo, avez-vous dit, c'est le fugitif, la peinture la profondeur. Vous arrive-t-il de photographier ce que vous peignez ?

– Photographier ou peindre, ce n'est pas le même œil. Quand je voyage, je



Automobile Hispano Suiza sur la route de Houlgate avec Mamie, Bibi et Jean le chauffeur. 1927.

«Si je me suis fixé ici, raconte l'artiste, c'est dû à un hasard complet. Au moment de partir pour Paris, ma femme et moi sommes tombés sur une petite annonce qui offrait cette maison à des conditions exceptionnelles. Nous avons pensé qu'il s'agissait d'un attrape-nigaud ; nous sommes quand même venus voir ; nous avons été immédiatement conquis. J'ai acheté cette maison en une demi-heure et nous nous y sommes installés le jour même, couchant sur des matelas pneumatiques. Une vue imprenable, magnifique... C'était en 1960. Huit jours plus tard, on a voulu me racheter la maison

commence ses albums de photographies, actuellement au nombre de 116. En 1915, il entre à l'Académie Jullian, lui qui n'a jamais fréquenté d'école. Des précepteurs se sont chargés de son éducation à domicile, et il parle avec tendresse de Jean Giraudoux qui lui a enseigné le français. Quatre ans plus tard, il se marie pour la première fois et épouse Bibi Messenger, la fille d'André, compositeur et directeur de l'Opéra. En 1922 débute sa carrière de peintre et il expose au Salon d'Automne, au Grand-Palais, etc. Puis il collabore à des productions cinématographiques comme photographe de plateau et as-

photographie. Mais je ne me sers jamais de mes photos pour la peinture. Photo, peinture et écriture sont mes trois secteurs qui se complètent. De l'un à l'autre, l'émotion change...

– Vos mémoires restituent de la façon la plus plaisante la vie, l'ambiance d'un siècle, une ambiance qui change au gré des événements. Comment l'idée de cette chronique-fleuve vous est-elle venue ?

– Le désir de conserver ce qui passe ! C'est la même maladie que la photo et la peinture. Je suis l'instrument de mes trois moyens. Je travaille vite. Je ne suis qu'un trait d'union et ça m'amuse



Au bois de Boulogne, grand-mère, maman et moi avec ma jumelle. 1903.

beaucoup. Ce que je préfère, c'est l'écriture. C'est moins lourd à digérer que la peinture. J'ai commencé tout gamin à griffonner des signes cabalistiques sur des bouts de papier que je gardais dans les fentes du parquet. Je les retrouvais l'année suivante. C'était un instinct...

— Vous dites ne jamais regarder en arrière. Est-ce une philosophie?

— Si vous voulez! Je ne pense pas spécialement au passé; je suis axé sur le moment à venir. Et je suis plein de projets. On me propose tant de choses, aller au Japon, par exemple, où j'expose des photos cette année.

Dieu est partout présent

— Vous avez dit: «Le bien au regard des hommes m'est égal. Dieu seul est juge.» Ce sont là des paroles de croyant inconditionnel...

— Ah! oui. Dieu me tient par la main. Il me rend heureux. Je le remercie. Je ne peux pas comprendre qu'on ne soit pas croyant.

— Il est courageux d'affirmer que le bien au regard des hommes vous est égal...

— Je suis courageux sans le savoir. Je me rappelle avoir écrit un long article sous un bombardement à Paris. Le graphisme est tremblé, mais cet article, je l'ai écrit!

— La découverte, à 7 ans, de la photo a-t-elle contribué à vous amener à vos autres moyens d'expression: peinture et écriture?

— Pas du tout! Je faisais déjà des paysages avec des crayons de couleurs. Mais j'écrivais et je photographiais aussi. Je n'ai pas changé, ou très peu.

Jacques-Henri Lartigue, yeux mi-clos, sourit: «J'ai une immense joie de vivre. Un jour, j'ai dit à mon fils: «Ou je serai mort, ou je serai jeune!» C'est toujours vrai. Je me sens jeune. Je fais de la culture physique, je respire, je fais du yoga. Cette année, un morceau de mon cœur s'est décroché. J'ai refusé l'opération. Il y a six mois de ça. J'étouffais... Je vis toujours et je me porte bien avec, dans le coffre, un petit bout de cœur qui se balade! J'ai perdu 5 kilos, mais il m'en reste 52...»

— Un de vos rêves est l'appareil de photo capable d'attraper les mots, et celui qui réussirait si bien les photos qu'on sentirait l'odeur des lieux. Cela, vous l'avez aussi réussi! Vos photos parlent; l'odeur des lieux est présente...

Le regard brillant, Jacques-Henri Lartigue murmure: «Vous croyez?» Florette, la jeune épouse enchaînée, étreignant les mains de l'artiste: «On s'amuse beaucoup tous les deux!»

— «Continuer» est votre mot fétiche... A quel art vous adonnez-vous actuellement le plus volontiers?

— Toujours peindre! Toujours photographier! Toujours écrire! Continuer!

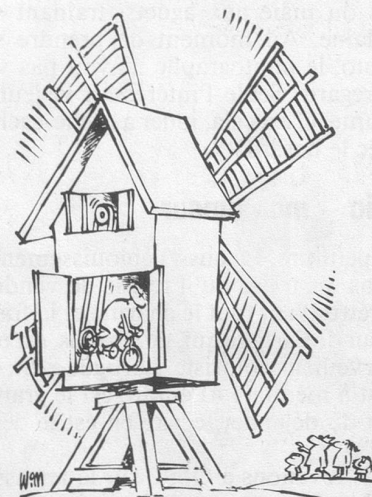
— Où vous sentez-vous le plus heureux, à Paris, à Opio?

— Je préfère la campagne verte à celle du Midi. Mais je ne quitterais pas Opio pour la Grande-Bretagne. J'aime aussi la Suisse, l'air des montagnes. Si un musée m'était offert en Suisse, j'accepterais!

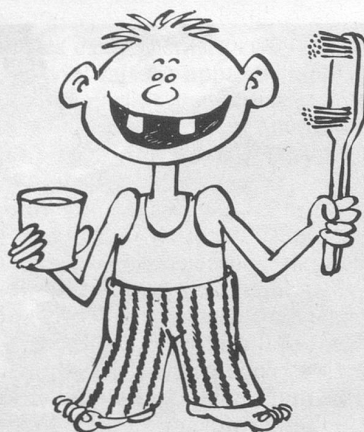
Avis aux amateurs.

Lartigue, un homme du présent qui bouge avec lui, magicien et lutin, génie de l'expression, grand spectateur témoin de notre siècle. Des regards qui vont très loin et qui, parfois, sont ceux d'un enfant. Un amour fou de la vie. Beauté et tendresse, douceur, calme et générosité. «J'aime beaucoup qu'on m'aime. C'est vraiment ce qui compte!»

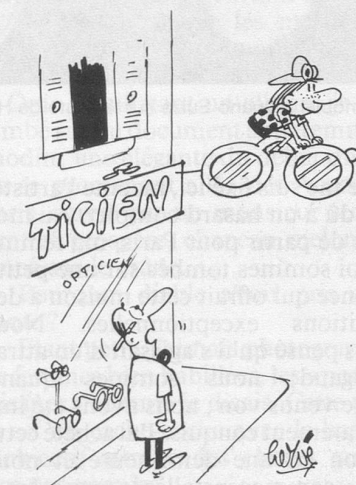
Georges Gygax
Photos Yves Debraine



Sans paroles
(Dessin de Moese-Cosmopress)



Sans paroles
(Dessin de Moese-Cosmopress)



— Descends, je te l'offrirai, ce vélo de course!
(Dessin de Hervé-Cosmopress)